

GÉRARD VIDAL

# CHEVAL de VIE

Tome 1

Mise en selle



ROMAN





# Chapitre 1

## Première rencontre

David Rolland a eu onze ans hier.

C'est l'été à Dammarie et il regrette que ses camarades de classe soient tous partis en vacances, pas tellement parce qu'ils lui manquent ou qu'il s'ennuie, mais parce qu'il n'y a personne pour admirer le beau vélo jaune que ses parents lui ont offert. Après tout, c'est peut-être mieux ainsi, car d'ici la rentrée, son père aura sans doute trouvé une selle qui s'adapte. Parce qu'il n'est pas neuf ce vélo ! C'est celui de Michel, le fils du boulanger de Dammarie et ce brave père Lambert n'a pas retrouvé la selle au grenier. Va savoir ce qu'il en a fait ce couillon de gamin ! On ne peut pas lui demander, puisqu'il est en Algérie, et d'ailleurs il ne s'en rappelle sûrement pas, vu que ça fait bien sept ou huit ans qu'il ne peut plus l'utiliser, ce grand échalas.

C'est vrai, c'est rien qu'un vélo de gamin, mais David s'en moque, c'est son premier vélo et il tourne comme une montre. La chaîne et les pignons de roues bien huilés chuintent à chaque coup de pédale, sans bruit, sans à-coups.

On peut dire qu'Émile Rolland a eu le nez creux de parler à ses voisins du désir de son fils d'avoir une bicyclette comme ses copains, et de leur réticence à Jeanne et à lui de se lancer dans cette dépense superflue, malgré l'envie qu'ils avaient de lui faire plaisir, pour fêter son anniversaire et son entrée en sixième. Mais ce n'est pas raisonnable car si pour l'instant une bicyclette adulte est trop grande pour lui, dans deux ou trois ans il lui en faudra une et la bourse familiale est trop mince pour gaspiller inutilement l'argent. Ébéniste c'est un beau métier, mais on n'y fait pas fortune ! Alors quand le boulanger a proposé le vélo jaune pour une somme symbolique, son père n'a pas raté l'occasion et David a sauté de joie.

Il s'en fout qu'il n'y ait pas de selle, pour l'instant il a bourré un gros chiffon dans le trou et quand il ne pédale pas en danseuse, il s'assoit sur la barre centrale, de guingois. Pour son tour d'essai, il a déjà atteint la forêt et un constat s'impose, c'est quand même mieux que le vélo de sa mère ! D'abord il y a un dérailleur à trois vitesses, et puis il peut quand même s'asseoir de temps en temps. Ça sera vraiment le pied quand il aura cette foutue selle. Quel con ce Michel ! Perdre une selle, on n'a pas idée !

Il s'engage dans l'allée forestière car sa maman ne veut pas qu'il aille sur les grandes routes et puis il est si bien à l'ombre des grands arbres. Un sentiment de jubilation l'envahit. Enfin, il pourra s'évader du quartier, voir comment est fait le monde autour de son village, car il est bien décidé à jouer les aventuriers, genre Robinson Crusoé à la découverte de son île.

Il faut dire qu'il n'en a guère eu l'occasion, en dehors des quelques balades en voiture avec son grand frère, Gilles, qui habite Paris et ne vient pas souvent ou encore des rares sorties de classe. Quant à son père, il n'a ni permis de conduire, ni voiture !

Cette allée forestière est un lieu magique où le soleil de ce matin d'août perce difficilement à travers le feuillage épais qui protège David de ses rayons trop ardents et forme des zones contrastés d'ombre et de lumière.

Quelques fois le dimanche, ils viennent s'y promener en famille, et un jour ils ont aperçu une harde de chevreuils qui s'enfuyait devant eux. « Si j'avais la chance d'en voir, se dit le gosse, je les poursuivrais à vélo et je pourrais les observer de près. »

Il ne doute de rien, ni de la puissance de ses mollets, ni de la vitesse de son coursier mécanique.

Oui, c'est bien le moment ou jamais d'aller plus loin dans la découverte de cette forêt qui l'attire et l'effraie tout ensemble, par cette vie qu'il devine, derrière chaque buisson, chaque bosquet, et qu'il

voudrait surprendre, mais en prenant bien garde de se repérer, car c'est un territoire immense qui s'ouvre à lui par cette large allée, et l'histoire du Petit Poucet ressurgit en un bref éclair dans sa mémoire d'enfant. Enfin jusqu'à la maison forestière, il ne risque pas de se perdre, c'est tout droit !

Il est tout au plaisir de rouler seul dans ce paisible monde végétal changeant de personnage comme on change de vêtements, abandonnant Robinson pour se transfigurer en Robin des Bois, puis en Dernier des Mohicans sur la piste des bisons, il rêve ou du moins c'est ce qu'il imaginait jusqu'alors, car maintenant le sol résonne vraiment sous les chocs répétés d'une armée de sabots en folie. C'est quoi cet orage soudain dans un ciel sans nuage ? Il n'a pas vraiment peur, quoique...

« Mais quel con d'être allé si loin, pense-t-il. Si ça se trouve c'est peut-être bien toute une harde de sangliers que j'entends au loin. Et ça se rapproche à toute allure ! Merde, merde, merde ! J'ai même pas un couteau pour me défendre. »

Et puis il songe que même avec un couteau...

Vite, trouver un arbre pour s'y réfugier. Ce n'est certes pas glorieux mais tant pis, il y va de sa sécurité, et puis personne n'ira répéter qu'il a eu les chocottes à la première alerte. Hélas, il n'y a autour de lui que des sapins menus et griffus, ou des chênes dont les branches les plus basses sont au moins à trois mètres. Il a le cœur qui bat la chamade, le martellement

s'amplifie et il jure de ne plus se laisser entraîner à partir comme cela, tout seul, sans Dyna sa chienne Berger Allemand. Elle au moins l'aurait protégé, c'est sûr.

Trop tard ! La tornade est derrière lui, alors affolé il se jette dans la sapinière s'écorchant les bras et le visage, le précieux vélo jaune à la main. Ils ne viendront pas le débusquer ici.

La galopade enfle, devient terrifiante. Ça ne peut être que des sangliers pour faire un pareil vacarme et ils sont sûrement très nombreux. Il se surprend à trembler et doit faire un effort pour se reprendre. Tiens, maintenant il perçoit des voix qui crient pour dominer le martèlement de la harde, et ce ne peut être des chasseurs puisque la chasse n'est pas ouverte ! Quel est ce mystère ?

Il n'a pas le temps de supputer davantage car devant ses yeux ébahis, il voit surgir trois magnifiques chevaux, montés par de superbes cavaliers, avec l'uniforme complet, bottes, pantalons bouffants, vestes à carreaux, éperons, cravaches et un étrange chapeau noir, comme dans les tableaux de chasse à courre qu'il a vu, dans le *Chasseur Français*. Ils passent devant lui au grand galop, sans l'apercevoir bien sûr !

Sa peur aussitôt se transforme en émotion, une étrange exaltation l'envahit qu'il ne peut contrôler. Il veut les voir, les voir encore ! Vite, il saute sur son vélo et le voici pédalant comme un forcené dans l'allée à la poursuite de ces centaures, qu'il ne distingue

même plus, noyés dans un nuage de poussière. Il poursuit donc la poussière, avec toute la force de ses jambes maigrichonnes et bientôt il est au bord de l'asphyxie, soutenu par une seule obsession : les rattraper.

Mais l'écart se creuse et bientôt il ne les entend plus ! La poussière est retombée brusquement à ce carrefour dans lequel il vient de déboucher et il ne voit plus personne. Où sont-ils donc passés ? Ah, ça y est, il perçoit des rires sur sa gauche et il fonce immédiatement dans cette direction.

À quelques dizaines de mètres, peu après un coude du chemin, le groupe des centaures semble bloqué à une seconde intersection.

Quel tableau bizarre :

Un des cavaliers est en selle à l'arrêt tenant un deuxième cheval à la main, un autre cavalier revient vers le premier en tirant par les rênes le troisième cheval qui manifestement a perdu son écuyer. Ce sont probablement les rires de ces deux-là que David a entendus, et en tout cas ils ont la mine réjouie de ceux qui ont bien ri.

Ce doit être contagieux, car le cheval que l'on ramène a un sourire en coin, les lèvres retroussées, le bout du naseau en l'air. Mais ce n'est sans doute que l'effet de son imagination...

Par contre, il manque quand même quelqu'un à ce tableau, ça, ce n'est pas un rêve, et il en a confirmation en voyant sortir d'un fourré le troisième

larron, tout chiffonné et poussiéreux, tenant son chapeau d'une main, et ses reins de l'autre. Lui n'a pas envie de rire !

Du reste ses compagnons le comprennent, et se calment.

– Pas de bobo ? Demande l'un d'eux.

À sa voix, David s'aperçoit que c'est une femme. Elle lui paraît très belle et il faut dire qu'elle a fière allure dans sa tenue d'équitation. Le cheval qu'elle tient en main lui semble tout aussi remarquable, les naseaux dilatés, respirant à grands bruits, les oreilles attentives et piétinant d'impatience. Il en redemande !

– Donne-moi cette salope, rétorque l'homme désarçonné en attrapant les rênes de son cheval.

Aussitôt, il se met à frapper de sa cravache, tout ce que le pauvre animal lui présente de son anatomie, en l'agonisant d'injures.

David est démonté, au sens figuré, comme au sens propre, car il est descendu de son vélo, et assiste impuissant à la punition. Le cheval a les yeux fous, il recule de toute la force de ses jarrets, poursuivi par les coups de son cavalier qui ne le lâche pas.

– Arrête ! Tu es dingue ! Crie la femme en se précipitant vers le furieux dont elle saisit au vol le bras vengeur.

– Ne fais plus jamais ça, dit-elle d'un ton sans réplique. Si la jument a fauté, ce dont je ne suis pas certain, c'est en selle que tu dois montrer que tu es le patron. À pied, elle ne comprend pas et à l'avenir

quand tu essaieras de l'approcher, je te souhaite bien du plaisir.

- Non, mais tu n'as pas vu cette connasse ! Elle a fait un écart d'un mètre en plein galop ! J'aurais voulu t'y voir.

- Oh, pas de problème ! Moi aussi je serais allé au tapis ! Mais si elle a fait un écart, c'est qu'elle a eu peur de quelque chose. Je ne sais pas de quoi. Mais ce n'est pas en l'effrayant davantage que tu amélioreras son comportement. Bien au contraire.

- Tu n'as rien vu ? Demande l'autre cavalier.

- Non, rien, il n'y avait rien je te dis ! C'est une vicieuse.

- Pas d'accord, insiste l'homme en selle, au plus une peureuse, mais rien qui justifie cette correction. C'est à toi d'être attentif, de la rassurer, et tu fais juste le contraire ! Crois-moi, j'ai raison.

- OK, OK, tu as toujours raison, mais toi tu montes un cheval calme, et la mienne est un paquet de nerfs.

- Eh bien, elle te ressemble. Tel cavalier, tel cheval, lui répond-il du tac au tac. Allez, en selle maintenant, on rentre.

À dix mètres de là, David n'a pas perdu une miette de la conversation. Eux ne l'ont pas vu, comme s'il était invisible, et il doit l'être sans doute, puisqu'il a le sentiment d'être le spectateur d'un film en trois dimensions. Est-ce que les acteurs voient le public ? Non bien sûr.

Avec aisance, la jeune femme remonte en selle, alors que « le voltigeur » a toutes les peines du monde à mettre le pied à l'étrier. Sa jument tourne en rond comme une toupie, manquant plusieurs fois de le renvoyer à terre, jusqu'au moment où la cavalière en se penchant, attrape la bride et immobilise l'excitée.

Aussitôt, ils repartent tous les trois, au pas, en continuant d'échanger des propos aigres doux. Sans hésiter une seconde, le gamin les suit, ignorant où allait le mener son pistage, mais bien décidé à savoir qui ils étaient et d'où ils venaient.

Il faut dire, qu'avant ce jour, les seuls chevaux qu'il avait vus, étaient soit des chevaux de trait, soit des chevaux de cinéma, car comme la plupart des gosses, c'est un passionné de Westerns. Mais qu'il puisse y avoir en France, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et à Dammarie, des gens qui se promènent encore à cheval, voilà qui ne manque pas de le surprendre !

En plein boum de l'automobile, au début des années soixante, il faut dire que les amateurs de sports équestres n'étaient pas légions.

Apparemment calmés, les échappés du Far West, continuent tranquillement leur chemin, toujours au pas, ou au petit trot, adoptant à cette allure un déhanchement bizarre et pour tout dire assez disgracieux, montant et redescendant en selle, comme des grenouilles faisant de la gymnastique. Bon, il est vrai que David n'y connaît rien mais dans les films de cow-boys il n'a jamais remarqué cette allure bizarre.

Le temps passant, tout ce qu'il souhaite c'est qu'ils n'aillent pas à perpette, car ses fesses vont chauffer, s'il rentre trop tard pour le déjeuner. En plus le premier jour où il a un vélo, c'est un coup à se le faire sucrer ! Il commence à se poser la question de savoir à quoi rime cette filature, qu'est ce que cela va lui apporter ?

Pour le moment, tout en hésitant sur la décision à prendre, il maintient ses distances, n'osant s'approcher davantage. Ces gens-là ne sont sûrement pas disposés à s'intéresser à un gamin de son âge, d'abord parce que ce sont des adultes et il n'est pas idiot, il a lu ses livres d'histoire, de tout temps (sauf au Far West !) ceux qui montent à cheval, sont des nobles, et lui n'en est pas un, ça, c'est une évidence. Ça ne fait rien, c'est plus fort que lui, il s'enhardit et se porte à leur hauteur. On ne sait jamais, peut être qu'ils vont enfin le voir et lui adresser la parole. Il sait déjà ce qu'il leur dira :

« Qu'est-ce qu'y sont beaux vos chevaux. Vous n'avez pas besoin de quelqu'un pour s'en occuper. »

Mais c'est sûr, ils vont dire non ! Et pourtant il en a déjà pensé des chevaux, Bijou et Pompon lorsqu'il va en juillet chez les cousins du Berry, et même qu'il monte dessus sans tomber. Mais ces gens-là, ça a des châteaux, et des serviteurs. Alors qu'est ce qu'ils en ont à faire d'un merdeux comme lui.

D'ailleurs, il roule maintenant à moins de deux mètres d'eux, et il n'existe toujours pas !

Ah, voici une route. On dirait la nationale. Ouais,

on est juste à l'embranchement de Bois le Roi. Mince il est loin de chez lui et les autres traversent cette route, ce que sa mère lui a justement interdit. Mais la curiosité est la plus forte, car il ne connaît pas de châteaux par ici. Alors où vont-ils ? Les voici au milieu de pavillons et il n'aperçoit même pas l'ombre d'une ferme. Il doit en finir ou partir ; allez courage ! Il se porte à la hauteur des cavaliers et les double un à un.

Qu'ils sont hauts ! Pas étonnant qu'ils ne le voient pas, lui le rase mottes. Et les chevaux... Ils sont magnifiques ! Ah, bon sang comme il aimerait être dessus !

Bon, il les a dépassés, mais il ne sait toujours pas s'ils l'ont remarqué. Il s'arrête, et les attend. Bernique ! Ils le doublent à leur tour sans lui accorder un seul regard. Il renouvelle son manège deux fois, trois fois, sans plus de succès.

Dépité, le cœur gros, il va faire demi-tour quand il les voit s'engager sous un grand porche, qui ouvre sur un immense parc clos de murs, avec une grande et jolie maison, mais bon pas un château ! Voilà, le premier cavalier est déjà rentré, suivi du deuxième. La jeune femme ferme la marche. David est immobile au bord du trottoir, avec le sentiment d'avoir raté quelque chose. Il aurait dû oser leur parler.

Mais est-ce qu'il ne rêve pas ? La cavalière en passant lui fait un petit signe de la main. Ça y est ! Elle l'a vu.

Il se précipite au portail et les voit s'engager derrière la maison où il entrevoit d'autres bâtiments. Probablement les écuries. Finalement c'est une grande propriété et pas si loin de chez lui. Il pourra donc revenir. Pour le moment, il doit rentrer sans perdre de temps avant de subir les foudres paternelles, et pas question de dire où il est allé car ce serait avouer qu'il est allé sur la route nationale et qu'il a bien l'intention d'y retourner !

C'est ce qu'il fait les jours suivants, attendant des heures aux abords du portail, mais vainement. Pas de cavaliers, pas de chevaux.

Le dimanche arrive et il se décide à monter la garde, tout le matin si nécessaire. À huit heures tapantes, il est devant le portail avec son vélo, figé comme un Horse-Guard devant Buckingham Palace.

À dix heures, toujours rien. Le découragement le submerge. Allez encore cinq minutes et il s'en ira. Ce n'est pas possible ! L'autre jour il les a rencontrés vers cette heure-là en pleine forêt, donc ils ne vont sûrement plus partir maintenant !

Pourtant, soudain ça bouge enfin. Le portail s'écarte, et peu après deux cavaliers sortent. Le « Donneur de Leçons » et la « Dame ». Ils se dirigent vers la forêt et lui, il enfourche son vélo. À chacun sa monture !

– Tu as vu, dit la dame, le gamin est encore là.

Il devient tout rouge. Ainsi elle l'a bel et bien repéré ! Et l'homme acquiesce :

– Oui, c’est un tenace ou un voisin.

Ils vont voir ! C’est un tenace, et il n’a rien de mieux à faire pour occuper ses vacances... Alors, à la queue leu leu, les voilà partis jusqu’à la forêt.

À peine les chevaux ont-ils posé les sabots dans l’allée de terre, que les voilà lancés au galop. David a beau s’époumoner, ils ne sont bientôt plus qu’un petit nuage de poussière à l’horizon. Rien à faire, il est semé. Tant pis...

Il les attendra au retour. Tenace, c’est sûr !

Sa patience est infinie, et il est obsédé par une idée fixe : Approcher ces chevaux et si possible leur grimper dessus !

Deux heures plus tard, ils reviennent enfin, papotant tranquillement alors que lui les attend depuis si longtemps. Il jalouse un peu ce bonheur qu’il entrevoit et auquel il ne pourra sans doute jamais accéder. Ça leur coûterait pourtant si peu de lui faire plaisir.

– Tu es encore là petit, constate l’homme, finalement surpris, qu’est-ce que tu attends ?

– Ben, c’est vous que j’attends !

– Et pourquoi nous attends-tu ?

– Pour voir les chevaux.

– Pour voir les chevaux ! Tu les aimes donc tant que ça ?

– Oui, surtout ceux-là. Ils sont si beaux ! Jusqu’à présent je n’avais vu que des chevaux de trait, jamais des chevaux montés et, ajoute-t-il précipitamment, si

vous voulez, je peux m'en occuper.

– Holà, mon garçon, voilà un amour et une proposition bien subits. Tu prétends t'occuper de chevaux comme ceux-là à ton âge, alors que tu avoues n'en avoir jamais vu !

– J'ai dit que je n'en avais jamais vu montés. Mais mon cousin des Baudries, dans le Berry, il en a deux pour le travail, et je sais les brosser, les atteler et les mener.

– Tout seul ? Interroge la dame.

– Mon cousin m'aide un peu.

– Ton cousin t'aide ou c'est toi qui aides ton cousin ?

Décidément c'est un interrogatoire et David ne sait s'il faut mentir ou dire la vérité. S'il dit la vérité il n'a aucune chance, mais s'il ment ils verront bien vite son inexpérience, car il est encore trop petit pour harnacher seul les chevaux. Il opte donc pour la franchise.

– Non, c'est vrai, j'aide mon cousin pour les atteler, mais je n'en ai pas peur, et le reste je sais le faire... tout seul !

– C'est bien, fit l'homme, je préfère que tu dises la vérité, mais malheureusement, nous n'avons besoin de personne et...

– S'il vous plaît ! Je ne demande rien d'autre que d'aider à faire les écuries et apprendre à les connaître... l'interrompt David suppliant.

– Mais cela pourrait être dangereux ! Tes parents ne seront sans doute pas d'accord et je ne tiens pas à ce que tu aies un accident chez nous.

Aïe ! Aïe ! Aïe ! L'argument est perfide, inattendu et imparable. Connaissant sa mère, ça sera non, et puis il faudrait avouer la traversée de la nationale...

– Et je ne pourrais pas juste venir les voir de temps en temps sans vous déranger ?

Déjà ils approchent de la maison et s'interrogent du regard. La femme se décide avec un sourire

– Je vois que nous avons affaire à un passionné. Bon, viens cet après-midi vers quatre heures. Le portail sera ouvert et tu nous trouveras derrière la maison...

– Merci, oh merci m'dame, vous le regretterez pas, je vous le promets. À ce soir.

Et David, de peur qu'ils ne se ravisent, qu'il a dix kilomètres à faire pour rentrer chez lui, et qu'il est déjà en retard pour le déjeuner, entame un sprint éperdu. Pourvu qu'il ne soit pas puni et privé de cette chance unique d'approcher cet univers du cheval qui le fascine sans qu'il puisse s'expliquer pourquoi. Tout est si beau, si harmonieux, si fort et si doux à la fois chez cet animal.

Quelles sensations on doit ressentir lorsque l'on chevauche de si belles bêtes ; rien que le fait d'en maîtriser les forces est sans doute une victoire. Et du haut de leurs montures, comme ces cavaliers avaient

l'air nobles, fiers et impressionnants pour le petit bonhomme qui courait à leurs pieds.

Voilà qui vous sort de l'anonymat, vous distinguez du commun, et David tout jeune qu'il est, aimerait lui aussi sortir de sa condition de fils d'artisans impécunieux. Pratiquer l'équitation est certainement un signe de réussite sociale, mais comment diable accéder à ce rêve quand justement on est pauvre ? C'est un cercle vicieux.

Pourtant en dehors de toute autre considération son attirance pour le cheval est puissante et inexplicable, car où a-t-il puisé ce culot, lui habituellement si timide, si introverti, pour apostropher des adultes qu'il ne connaît pas et qui ont tous les attributs pour le rendre encore plus complexé qu'à l'ordinaire ?

Qui sont ces gens, voilà aussi qui intrigue David, pendant qu'il pédale à en perdre haleine. Il ignore tout du monde de l'équitation, courses incluses, et en dehors des chevaux du cousin, il n'est aucunement familiarisé avec ce milieu qui n'apparaît jamais dans le cours des discussions quotidiennes. Cette rencontre en forêt a été une révélation, un coup de foudre, qui est du domaine de l'irrationalité totale compte tenu de son milieu d'origine.

Il arrive épuisé à la maison, mais personne ne lui fait la moindre observation pour la bonne raison que les habitants des immeubles voisins sont réunis dans la cour commune où un apéritif a été organisé, pour fêter il ne sait quel événement. Ouf !

Peu après la fin du repas, il repart sans que personne ne lui demande où il va, son père qui a sans doute un peu trop picolé, ayant éprouvé le besoin d'une sieste réparatrice, et sa mère poursuivant une discussion qui semble interminable avec les commères du coin.

Il arrive bien avant l'heure devant la propriété et attend patiemment que vienne enfin l'heure autorisée. Sur la plaque en cuivre jaune fixée sur le pilier du portail, il a lu le nom des habitants de la grande maison :

« M. & Mme Ducaruge ».

Rien qui puisse indiquer un quelconque titre nobiliaire, qui seul à ses yeux aurait pu justifier la possession de chevaux de selle. Ça le rend perplexe, et le rassure un peu aussi. Il n'est donc pas nécessaire d'être Duc ou Comte pour avoir des chevaux. Riche, oui certainement et c'est bien là que se situe le problème. Avec un père qui gagne tout juste de quoi élever sa famille, sa mère qui fait la comptabilité de quelques commerçants du village pour des clopinettes ou presque, ils n'ont ni voiture, ni télé, et vivent en location dans un quatre-pièces sans confort, au-dessus de l'atelier.

Seul, son frère Gilles, a un avenir un peu plus dégagé, depuis qu'il a pris la gérance d'un cabinet d'Assurances à Paris où il habite, et qui vient les voir presque chaque mois avec sa femme et ses deux petites filles, dans sa belle 403. Il a dix-sept ans de plus

que David, et ce dernier dit toujours à ses copains qu'en fait il a deux pères et que des deux, le plus sévère n'est pas son père naturel.

Heureusement que Gilles ne vient qu'une fois par mois, parce que ce jour-là, Monsieur exige de voir le carnet de notes, et gare si les résultats ne lui conviennent pas. « De quoi j'me mêle », pestait David. Comme si les engueulades du père et les sermons de la mère ne suffisaient pas !

Si seulement son autre frère, né quatre ans avant lui avait vécu. Ils auraient partagé plus de choses ensemble, déjà les engueulades de l'aîné, et sa mère ne se serait pas effrayée au moindre rien !

Perdu dans ses pensées, assis par terre le dos au mur longeant la propriété, il ne s'est pas rendu compte que le portillon latéral s'était ouvert et que Madame Ducaruge l'observait avec un sourire amusé sans doute un peu surprise devant l'obstination de ce gamin inconnu, avec son drôle de vélo jaune sans selle.

« Est-ce que je ne fais pas une bêtise en accueillant ce gosse, qui va peut-être s'emballer sans espoir et sans raison. On dirait qu'il vient de découvrir le Jardin d'Éden. Pourvu qu'il ne redescende pas trop brutalement sur terre. Bah, s'il s'agit d'un simple emballement, il ne reviendra pas et c'est tout. Si c'est le contraire, nous aviserons. »

- Hep, petit, lance-t-elle à haute voix, viens, prends ton vélo et entre. Comment t'appelles-tu, au fait ?